

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.



ANDRÉ COLLIN.



EMILE DE BARÉ.

SOMMAIRE

André Collin et Emile de Baré — portraits,	Ch. Tichon.
André Collin,	Lucien Solvay.
Emile de Baré,	Maurice Sivilie.
La mort de Borromée Vettenbuyk	Loys de Giral.
Le trottin,	Léon Servine.
Le grand I,	Jos. Sacré.
Musique,	P.
Chronique des théâtres,	
Dessins,	H. Sirkan. — P. — Moriski. E. de Baré. — A. Collin.

André Collin.

Un petit homme, à cheveux et à barbe blonds, tirant sur le roux, l'air très doux et très sérieux, n'ayant rien de bien particulier qui le distingue de ses semblables, la physionomie intelligente, le regard tranquille et attentif, — tel est André Collin, le peintre qui, en ce moment, à l'Emulation, montre, avec une modeste énergie, son jeune talent épanoui.

André Collin a vingt-six ans. Il est né à Spa, — ce qui n'est pas un mal ; et il est élève de l'Académie de Bruxelles, — ce qui ne lui a pas fait grand bien. Par bonheur, étant à l'Académie, il s'avisa un jour de prendre

part au concours de Rome, et il échoua. Cet échec fut son salut. S'il avait réussi, il serait peut-être, à cette heure, la proie des Grecs et des Romains ; il expédierait, en Belgique, des rapports sur son séjour en Italie et des « envois » représentant des *pifferari* qui font danser des singes au son de la mandoline. Grâces soient donc rendues au prix de Rome, qui n'a pas voulu de lui !

André Collin avait, d'ailleurs, dès ses tout premiers commencements, trop de talent déjà pour réussir de ce côté. Je me rappelle le premier tableau que je vis de lui, au salon de 1881, si je ne me trompe. Il avait peint ce tableau-là en vue du concours Gode-Charles. Quand on est jeune, on rêve

toujours de prendre part à des concours ; cela fait travailler, et c'est ce que les concours ont de bon. Son tableau était charmant, dans des tons clairs et tendres, qui faisaient songer aux Français, — et un peu, notamment, à son homonyme Colin, de Paris. Il disputa très vivement le prix au tryptique de Van Strydonck, *Tobie*, qui finit par l'emporter.

Depuis ce jour, Collin se mit au travail. Et, je ne sais sous l'influence de quelle heureuse fée, lui, qui paraissait, à en juger par cette première grande toile, vouloir imiter les autres, et qui semblait posséder malheureusement assez d'habileté pour cela, il se transforma insensiblement, — ou, pour

mieux dire, tout-à-coup. Il ne lui a pas fallu longtemps pour chercher le succès, et le trouver, dans la sincérité, la justesse et la vérité. Il y est en plein, maintenant. Son exposition, à l'Emulation, l'atteste victorieusement; — et c'est ce qui me fait croire avec fermeté à son avenir. Qu'il peigne le paysage, le portrait, des intérieurs rustiques ou des intérieurs urbains, un même sentiment domine: celui de tout artiste ému devant la nature, qui la trouve belle et qui l'aime pour elle-même, et qui veut la rendre telle qu'il l'a vue et qu'il l'a aimée, pour conserver d'elle, comme d'une amoureuse, l'impression vive qu'il en a reçue.

Certes, l'étude, l'expérience, le travail, tout cela mûrira encore son talent; sa palette se fortifiera, s'affinera, s'éclairera davantage, et la caressante lumière du soleil, qui jette sur toutes choses ses rayons d'or, la pénétrera toute entière et achèvera de lui donner la flamme et la vie, qu'elle seule peut donner; peu à peu, chaque jour davantage, sortira de son enveloppe le beau fruit que nous voyons sourire déjà et apparaître, sûr de son complet et triomphal épanouissement. Mais ne nous pressons point de désirer ce jour qui vient à grands pas. Aimons ce chemin lentement parcouru, de l'art sincère, par un artiste sûr de lui-même, qui va, qui va, qui va, et dont les moindres cueillettes, en passant, ont leur saveur et leur intérêt et seront douces à respirer, là bas, plus tard, quand le but aura été atteint et que l'artiste, parvenu et glorieux peut-être, se souviendra de ses anciennes luttes et de ses premiers succès.

LUCIEN SOLVAY.

Emile de Baré.

Emile de Baré, un *dilettante* naguère, aujourd'hui un *peintre*.

Le trouvent ses tableaux depuis peu appendus en la salle de l'Emulation. La Campine y est « dite », et rendue l'envahissante tristesse de cette terre mélancolique et endeillée où pleurent les sapins rabougris, où stagnent les sombres marais duvetés de vert, où les indigènes se meuvent en des attitudes lasses et passives, où les landes et les bruyères étendent leur tonalité d'un rouge-brun, où les moulins à vent semblent se débattre contre le spleen que sue tout ce qui les entoure.

Me vient le souvenir d'une caricature: un « plainairiste », armé de son appui-main, tente d'éloigner de sa toile un lièvre qui veut brouter les choux y représentés.

Imaginez ce tableau exhibé en une exposition publique, et, l'admirant, une honnête famille composée de trois individus. Ecoutez:

— LE PÈRE: Sont-ils ressemblants!

— LA MÈRE: Pour des choux profitables, c'en sont.

— L'ENFANT: Qué gros! Doit n'y avoir beaucoup des enfants dedans.

Laudatives observations colossalement profondes, mais certifiant la « ressemblance » des choux.

Voilà donc cette toile jugée superbe et son auteur proclamé génie par beaucoup dont l'esthétique repose sur cette seule phrase: « c'est nature... ». Aussi, pour ceux-là, toute reproduction servile d'un être ou d'une chose est œuvre d'art.

La nature ne constitue pas l'œuvre d'art: elle en est un élément. Une toile qui n'évoque ni passion, ni sentiment, ni envolée de pensée, n'est qu'une photographie, un simple procédé.

De là, par opposition, nos sympathies admiratives pour Emile de Baré.

Sa peinture n'a ni heurts, ni vibrations; elle est fine, chercheuse, non sans accent, d'une couleur point banale; elle repose, laisse une impression très douce.

Vu, jà huit jours, en son atelier, — un atelier perché, à St Laurent, d'où l'on joui, par ces blanches nuits de dé-

cembre, le magique spectacle de Liège endormie, gardée par mille réverbères, auréolés de brume, qui clignotent au long des quais bordant la Meuse, lumineux serpent de verre, — un paysage qui s'achève: c'est une route ensablée bordant des sapins sous lesquels une chaumière abrite sa toiture mi-défoncée, tandis que la pluie, au loin, étend un rideau.

Et l'on devine, assemblés frileusement en cette hutte, de pauvres diables qui, anxieux de l'hiver proche, souffrent et se taisent. Cette toile, d'une facture plus large que de coutume, montre, comme les autres du même peintre, les suggestifs horizons de la campine.

Pour noter ainsi cette caractéristique il faut la comprendre, et, pour la comprendre, il faut être poète et artiste: tel Emile de Baré.

MAURICE SIVILLE.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAÎTRE:

BRANLANTES
rontispice et 20 eaux-fortes de
LOUIS MOREELS
texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonnette de grand luxe,
caractères élzéviens.

Avant que disparaissent à jamais les quelques bicoques du vieux Liège, il a paru intéressant de noter en une édition de bibliophile ces tant joliettes parleuses du passé.

La mort de Borromée Vettenbuyck.

DRAME RÉEL.

Charenton, le..... X.

Amis, réfléchites-vous quelquefois aux ténébreuses cogitations intellectuelles d'un épicié qui s'embête? Sans doute, non?

Or, Borromée Vettenbuyck s'embêtait; mais, chez lui c'était presque une habitude.

Affalé sur un banc, dans un coin, au *lion couronné* — l'un des staminets en lesquels, chaque soir, il vidait régulièrement au moins une pinte de vermeil lambic — il songeait sans songer, l'esprit vague, en tirant automatiquement de sa bonne pipe de Hollande — pour laquelle, sur ses ordres, un élégant étui de bois noir avait été tourné — d'épaisses bouffées de fumée qui, dans l'air bueux de la salle, s'élevaient, se distendaient, s'amenuisaient en fines guimpures, en flocons légers, en dentelles fluides, et finalement formaient sous le plafond, autour des lampes, — comme des lunes dans des halo — un opalescent nuage ceruléen.

Borromée Vettenbuyck s'embêtait!

Il était sorti de chez lui par habitude, après souper, en recommandant comme chaque soir à Trinette, la servante: Trientje, ferme bien les volets et la clef dans la serrure. — Bien moncheu! — Et son épouse avait entendu cet adieu quotidien: à tantôt Crotje-lief; ce à quoi répondait invariablement la bonne femme: oui, tache de ne pas me réveiller!

Au dehors il faisait mauvais; l'air était lourd; il pleuvait; le pavé gluait; le ciel assombri était d'encre. Borromée maugréait d'avoir à tenir ouvert le pépin ancestral qui depuis plusieurs lustres abritait sa famille aux jours pluvieux, et dont les baleines charpentées, et la grosse étoffe déteinte accusaient ridiculement l'âge.

A la *Bécaïne*, sa première station, il n'avait rencontré personne de sa compagnie; le baes l'avait « roulé » aux dominos; d'où un agacement. Au *Pot de grès*, pas un chat ne se montra durant l'heure entière qu'il y resta. Au *Cheval blanc*, chez Madame Rottenbroeck — une veuve accorte, quoique mûre, dont les sourires engageants et les regards équivoques savaient affriander une bande cachectique de

vieux rogommes paillards par intention — il fut réduit à suivre d'un œil envieux les voltiges des trèfles, piques, cœurs et carreaux, maniés dextrement par quelques habitués qui daignèrent à peine lui dire bonjour. Alors il s'en était allé se payer un *Rollmops*, mélancoliquement, dans la rue des Bouchers, chez Fonia, l'un des Suisses qui font dans les conserves. Ensuite, quatrième lampée au *Fourneau*, où des étudiants tapageaient, si bien qu'il s'en était sauvé; puis cinquième item à la *Pie*, puis encore à la *Lucarne*, enfin au *Cuvelier* et toujours personne de ses camarades.

Ah ça, où qu'y sont bien allés? se murmurait pour la centième fois, Borromée qui s'embêtait.

De désespoir, il était retourné rue des Bouchers, manger des sardines, chez Van Soet, mais sa mauvaise humeur tout épanouie, déjà, l'avait empêché de se délecter du doux relent des huiles figées au fond des boîtes. C'est alors qu'il voulut tenter une dernière chance, et qu'il alla au *Lion couronné*.

Mais il n'y trouva personne et resta seul.

Aussi Borromée Vettenbuyck s'embêtait.

Dans le recoin où il gisait il se disait, sans le savoir, que la vie est bête, que les amis sont des cochons, que la pluie est insupportable, que le tabac coûte cher, que la bière vaut mieux que l'eau, et qu'il est rudement désagréable de faire tous les bons staminets de Bruxelles sans y rencontrer une seule connaissance.

Et son petit ange-gardien — qui sans doute faisait la noce, quelque part, ce soir-là — ne lui suggéra pas seulement l'idée de rester gentiment au logis, près de sa Crotje conjugale, au lieu de s'abrutir de lambic dans les brasseries. Tant était anéanti d'ennui vague, Borromée, qu'il eut peut-être résolu d'essayer, quoique cela ne lui fut plus arrivé depuis trente ans, — depuis trois semaines après son mariage.

Mais tout-à-coup Borromée eut, ce qui pouvait se dire un sursaut: un relèvement lent de la carcasse; une idée venait de lui surgir, lumineuse, lui promettant un délice balsamique de ses peines d'esseulement. Oui, c'est ça, se dit-il, allons chez Joseph, manger un plat de moules.

Il déboussa sa pipe, la mit dans son étui, empocha celui-ci, se souleva, décrocha son pardessus, le mit, se couvrit, saisit son pépin, et sortit allègrement.

Vite furent franchis les cinq cents mètres qui le séparaient du quai où s'ouvrait la taverne poissonnière dénommée: « chez Joseph. » La pluie qui tombait d'aplomb l'avait rendu léger. Il s'installa, commanda son plat de moules, bien fraîches, et un lambic, et se mit à les déguster voluptueusement.

Maintenant un petit rire l'égayait; il se trouvait drôle; ses yeux laissaient déborder quelques lacrymales gouttes, sa trogne bouffie rougeoyait exagérément; son nez était fleuri, et « participait richement du rouge et du violet. » Dieu que c'était donc bon, ces moules! Il en eût bafé six douzaines, n'était son ventre affreusement plein. Borromée dégagait le premier bouton de son « inexpressible », ce qui lui donna un peu d'aise, puis, comme il se faisait tard, il s'en alla.

Mais il se trouvait lourd à présent, lourd à ne plus bouger; la pluie qui tombait ne lui picotait plus les nerfs; péniblement il avançait vers son home, avec un étourdissement où dansaient les réverbères devant lui, et qui le faisait trébucher. Il arriva néanmoins, rentra sur la pointe des pieds — au risque de se casser vingt fois le cou dans l'escalier — pour ne pas réveiller son épouse dont les ronflements vibraient dans toute la maison, et s'étant débarrassé de ses vêtements, se coucha à côté de Madame Vettenbuyck. Et leurs deux corps dont l'adiposité massive s'accusait sous les couvertures, furent comme deux chaînes de montagnes parallèles, et Borromée bientôt ronfla plus fort que sa moitié.

Dans la sombreur de la chambre où Borromée Vettenbuyck s'était endormi, des songes terrifiants vinrent mettre le trouble dans son organisme. Tout d'abord ce furent un malaise et une gêne énormes qui lui mirent comme un lourd poids à l'abdomen. Puis il sentit s'en élever une montagne, toujours plus haute et plus écrasante, sous laquelle il se voyait anéanti. Tout-à-coup, du flanc de cette montagne qui s'entr'ouvrait comme une trappe de féerie, un gigantesque Rollmops, droit sur sa queue sortit, et venant se placer devant lui, parla: Te voilà, misérable qui te repais de nos dépouilles et qui noie nos débris dans des flots de liquide sanglant. Tu subiras le sort qu'à tant des nôtres tu fis endurer toi-même; je suis le *Rollmops* vengeur qui bientôt t'enverra d'une bouchée, faire un plongeon mortel dans les profondeurs immesurées d'un inexorable estomac. Et le Rollmops qui s'était grandi démesurément durant sa prophétie sinistre, disparut soudain, laissant Borromée en proie à la plus indicible terreur.

Alors, du haut de la montagne qui l'écrasait, descendirent en courant sur d'insoupçonnables pattes, une multitude immense de sardines qui s'arrêtèrent près de lui et ricanèrent: Le voilà donc, enfin, l'immonde scélérate qui tant des nôtres avala, sans pitié de leurs larmes ni de leurs prières, sans souci des tortures qu'elles éprouvaient à se voir arracher aux délices du bain d'huile dans les boîtes de fer-blanc. Tremble, cruel, tyran, infâme, car le Dieu des châtiments t'abandonne à notre colère, et ton trépas vengera nos sœurs et apaisera leurs âmes! Tremble, car avant que le jour paraisse au sommet de cette montagne où brûle le feu d'enfer qui pour l'éternité te consumera, tu seras retranché du nombre des vivants. Et la multitude des sardines s'agita, furieuse, et poussa d'immenses clameurs: Hou, hou! à mort, à mort! vengeance! vengeance!

Borromée était en proie à la plus terrible épouvante. Ses membres étaient glacés, mais le sang reflua vers la tête, la tuméfiait; une sueur froide inondait son corps et une sueur brûlante décollait de son front et de ses tempes qui battaient d'une fièvre ardente. Il eut voulu se lever, crier au secours, chasser la vision horrible, mais il était brisé, sans volonté, incapable d'un mouvement; un frémissement pénible, seul, trahissait son agitation.

Mais les sardines disparurent, Borromée ne vit comment, et un cortège plus horrible encore s'avança. C'étaient des moules formidables, rampant comme des vers ou comme des sangsues, les unes à nu, les autres dans leurs écailles; des demi-citrons suivaient, dont les pépins enflammés ardaient braqués vers lui. Les moules, phénomène bizarre, avaient tout autour de leurs corps, de hideux et avides tentacules qui s'agitaient en l'air comme des bras faisant des signaux. Des pipes, — des pipes de Hollande, comme la sienne, en lesquelles il aimait fumer — formaient la haie, et sa blague en peau de phoque, gonflée, avançant sa panse ironiquement, semblait les commander et le menaçait. — Derrière, Borromée revit avec un redoublement d'effroi, le *Rollmops*, grave comme un prêtre portant l'ostensoir, et la multitude des sardines qui suivaient sans ordre comme un troupeau de fidèles.

Alors, la montagne se retira, le laissant nu; les monstres l'entourèrent, et une moule plus grosse que les autres, et plus gluante et visqueuse, toute noire, lui dit: Borromée Vettenbuyck, ainsi qu'on te l'a prédit, ta dernière heure a sonné; sache mourir en homme, sois grand, sois digne. Voici le moment d'expier tes forfaits.

Alors, sur un signe de la Moule, les autres qui s'étaient déployées tout autour de lui, abaissèrent leurs tentacules et se mirent à lui sucer le sang hors des veines; les citrons montèrent sur son ventre et s'ex-

primèrent sur lui; les pipes vinrent le parsemer de tabac haché menu, comme on fait d'un bifteack au persil, et la blague ricana; un tonneau surgit de terre et vint se déverser sur lui, l'inondant de bière rouge. Et tandis que les sardines se précipitaient pour le dévorer, le Rollmops lui pompait la chair par le trou du nombril, et les moules impitoyablement, s'enflaient à ses côtés en se gorgeant de son sang.

Borromée se sentit perdu; il fit un suprême appel à son énergie, rassembla ses forces dans un effort désespéré, dans un moment de volonté irrésistible et se dressa tout debout dans son lit, appelant: *au secours, au secours, je meurs!*

Mais comme une masse il tournoya et retomba aux côtés de Madame Vettenbuyck qui, effarée, s'éveilla pour le voir agoniser de quelques râles. L'apoplexie avait fait son œuvre.....

Ainsi mourut Borromée Vettenbuyck, tué par le lambic, par les rollmops et les sardines. Son âme avait profité de la première occasion pour s'envoler au plus vite de ce gros corps infect qui puait le tabac, la bière, l'huile, la bêtise et qui passait son temps à boire, manger, dormir, jouer aux cartes et aux dominos, fumer et dire des imbécillités.

Terminons ce récit comme l'eut fait un sage de la Grèce:

Ne mangez jamais de sardines; abstenez-vous de rollmops; soyez sobre de lambic si vous voulez longtemps vivre!

LOYS DE GIRAL.



LES SONNETS DE LA RUE.

Le Trottin.

Pauvre petit trottin, toi si maigre et si laide!
Pourquoi dans tes cheveux avoir mis ce ruban?
Pourquoi te regarder aux glaces en passant?
Crois m'en! à ton malheur il n'est point de remède:

Ta hanche est déjetée au poids du lourd carton;
Tes bras sont des fleurets dans leur fourreau de serge,
Et ta poitrine plate est bien d'un avorton
Malgré tous les mouchoirs dont la rondeur émerge.

Combien tu dois souffrir, pauvre petit trottin!
Je te plains quand je songe à ces nuits solitaires
Où tu rêves d'amour et d'ou chaque matin,

Tu t'éveilles brisée et du noir aux paupières,
Pour avoir murmuré le tendre mot d'amant,
Toi qui dois rester vierge, inexorablement!

LÉON SERVINE.



« Le grand I ! »

Au Mandarin Ly-Yen.... apothèque!

Il était pharmacien!
Pourquoi? Si ce n'est en vertu de cette loi bizarre des destinées qui visse parfois, inamoviblement, sur un rond de cuir, tel qui rêvait aventures, voyages, horizons lointains, — ou pousse à travers les continents, les îles et les mers, tel autre amoureux qui, pour tout idéal, rêvait la douce et émolliente quiétude du notaire en province — en vertu de cette loi qui attache, en boulet de forçat, le pilon pharmaceutique à l'esprit éthéré d'un poète, s'envolant, faute de mieux, dans les sphères pégasiques, pendant que la « masse pilulaire » s'agglutine et se roule dans le mortier banal.

Voilà pourquoi il était pharmacien: par la force des choses. Voilà pourquoi sa vie se passait, à lui le poète, entre ces deux grands globes, où brillaient le soir, s'étoilant de la papillottante lumière du gaz, « le bleu céleste », « le rose d'aniline », jetant dans le sombre de la rue comme deux yeux ardents de fauve.

Il y avait vingt ans que cela durait à lire de prosaïques: « *recipe* », à commander à cette rangée de flacons et de pots, comme un général à une armée d'automates.

Il était des jours où il prenait en horreur le « client » — ce mythe des temps modernes — des jours où le contact de ses doigts à la sécheresse des graines de lin, des herbes pectorales, des thés de toute sorte — demandes habituelles des malades à un sou — le crispait comme s'il eût mis la main sur le plateau d'une machine électrique.

Où donc l'intelligence? L'étude?... Une blague.... L'analyse des produits?... Une utopie....

Et petit à petit, dans cette « boîte », vieille pharmacie rachetée, où les flacons à forme démodée, galonnés d'étiquettes ternies, s'empoussiéraient à plaisir, les clients étaient devenus rares: parfois des chanteurs, des femmes des « beuglants » voisins, encore des bacheliers, amarrés au quai tout proche. Spécialité de gens de passage, clientèle flottante, qu'il aimait celle-là, moins banale que l'autre, parce qu'elle représentait pour lui une parcelle de ce monde d'aventures dont il aurait voulu être.

On le trouvait bizarre, ses amis s'en moquaient, lui prédisant la ruine, la déconsidération, que sais-je encore! Eh! que lui importait à lui le bohème, la considération: à quoi pouvait donc servir « cette synthèse des bourgeois conventions? » A devenir conseiller communal, membre de quelque commission médicale, peut-être, après 50 ans de bons et loyaux services, à recevoir sur sa tombe les métaphores imbéciles de prosateurs de rencontre?

Merci! Et animé de cette philosophie il rentrait dans sa « boîte » comme Diogène dans son tonneau — reprenant ses livres et ses rêves.

Ses livres, comme formulaire: Victor Hugo et Baudelaire; comme pharmacopée: Larousse.

Ses rêves: la femme idéale, le Grand I, qui, intelligente de sa peine, viendrait vers lui, comprendrait son cœur, sa haine des prosaïques réalités, partagerait son existence.

Cette femme, créée dans son cerveau, comme une Minerve, il l'avait attendue depuis vingt ans: jamais cette cliente n'avait frappé à sa porte, et le Grand I, l'idéal, était resté incarné dans le domaine des irréalités.

Une femme entra:
« De la glycerine, s'il vous plaît? Pour trois sous! »

Machinalement, il étendit la main vers le flacon, prit une bouteille et commença d'y verser le siropeux liquide, comme ennuyé, l'esprit perdu dans ses rêves.

Elle, riieuse, d'un ton banal, sans y penser presque:

« Une pharmacie, Monsieur, ça doit être bien bête! »

Du coup, le philosophe en laissa choir son flacon. Ah! que ce mot lui faisait du bien: il y avait donc encore au monde des gens intelligents, et cette phrase lui était douce comme un baume sur une plaie douloureuse.

Il regarda la femme:
Certes elle n'était ni belle, ni jeune: anguleuse à la figure ovale s'encadrant sous d'épais cheveux noirs, coiffée d'un mauvais chapeau de paille dont les tresses noires, et rouges, formaient, de leurs entrelacements, un géométrique dessin de goût douteux que crétaient, gigantesque, un nœud fripé de velours grenat; une nomade, à coup sûr, en représentation au chantant d'à côté.

Mais lui, que voyait-il de tout cela? Cette phrase — jetée dans la banalité de sa vie — cette phrase qu'il était sûr d'attendre depuis vingt ans, venait de lui planter sur le nez, en binocle, « le prime classique de l'amour » et c'était de toute la force d'un idéal accumulé pendant des jours, des nuits, des ans, qu'il contemplait sa cliente.

Sa cliente! oh! non pas: son idéal, c'était là le Grand I, qu'il avait créé,

adoré dans la monotonie de ses jours, dans la solitude de ses nuits: c'était la réalisation de cette vision apparue, la corporisation de ses rêves.

Elle n'accepta pas la vie commune.

Il ne vit rien des tortures qu'il allait avoir à subir: à travers son binocle, il la vit, l'Idéale, bonne, intelligente, aimante: elle qui était bête, égoïste et rouée.

Elle eut des caprices qu'il dut complaire, et, pour la première fois, il s'aperçut qu'il était pauvre.

Pour elle, pour elle toujours, les positions subirent des hausses inexplicables, les pilules devinrent inahordables, le « détail » lui même....

Cela dura six mois, puis le « Grand I » continua sa route.

Partie, l'Idéale, partie, et il se retrouvait seul, bien seul encore cette fois, — derrière son comptoir où brillaient toujours comme les deux pôles de sa vie, les globes étoilés, — et il entendait résonner cette phrase d'il y a six mois qui le faisait tant souffrir aujourd'hui:
« Une pharmacie, Monsieur, ça doit être bien bête! » et mentalement: « Oh! Mademoiselle, pas tant qu'un pharmacien! »

Le binocle était tombé.
Et il pesa gravement trente grammes de sel anglais.

Il était guéri.
Il deviendra conseiller communal.
JOS. SACRÉ.



Musique.

AU CONSERVATOIRE.

Samedi, distribution des prix et concert. Séance terne. Dans les lauréats-solistes, M. Demest, un chanteur de goût. Les autres sont encore des élèves; Mlle Braconier, bon mécanisme, son petit; M. Harzé, de l'archet, du son, mais trop de sous-Ysaïsme. Mlle Bastin, pas moyen d'en juger d'après ce qu'elle a dû chanter: *La Conjuraison des fleurs*, ineptie douceâtre, émolliente, flatueuse, laxative, pour déterger, pour déterger, pour déterger.

Et l'orchestre tant bien que mal — plutôt mal — exécute une pièce de Liszt, et l'ouverture des *Maitres-Chanteurs*.

CONCERTS SERVAIS.

La reprise des séances Servais s'est faite dimanche dans l'excellente salle de l'Alhambra devant un nombreux et attentif public. L'orchestre de Franz Servais s'est encore amélioré. On sent chez tous ces jeunes musiciens et surtout chez le chef une conviction réelle, une expansion vraie; ni paresse ni scepticisme.

La sonate de Beethoven a été enlevée admirablement sous une direction qui rappelait Reinecke. Puis exécution soignée et lucide de: Prélude et finale de *Tristan*, ouverture du *Tannhäuser*, *Préludes* de Liszt et la *Malédiction du Chanteur* de Von Bülow.

Dans de prochaines séances viendront la *Materna* et la *Malten* les incomparables interprètes de Wagner.

Chronique des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL.

Cette semaine grand succès pour Mme Asch dans *La Favorite*. Les autres interprètes étaient sans grand relief. De même dans *Guillaume Tell* où a débuté un nouveau ténor, M. Moreau. Lundi *Zampa*; même train-train. M. Jourdain est encore indisposé. Dans les *Noces de Jeannette* Mlle Gregia et surtout M. Audra ont été amusants.

Les abonnés continuent à ne pas être contents. Pourquoi ne s'associent-ils pas pour exploiter le théâtre à leurs frais comme cela se fait en Allemagne, étant bien établi que la ville ne veut pas accorder de subside, et que, dans ces conditions, on ne peut exiger mieux que la troupe actuelle.

A L'EMULATION.

Dès lundi 24, gratuite sera l'entrée à la très intéressante Exposition organisée par Mlle Leigh, Mrs de Baré et Collin.

AU GYMNASÉ.

Impatiemment attendue et venue enfin l'occasion d'apprécier Mme Miller, jusqu'ici applaudie seulement en des rôles effacés.

Odette, la mettant au premier plan, lui a permis de prouver sa très grande intelligence scénique, son jeu sobre et non boursoufflé, ses allures et ses attitudes en rien vulgaires.

En dépit de monstrueuses invraisemblances et d'arguments pitoyables en faveur d'une thèse aujourd'hui sans nulle raison d'être, — grâce à la loi Nacquet, — *Odette* est une excellente reprise.

Il y a là, au troisième acte, une scène superbe de réalisme: un tripot où pullulent comtesse, baronne, cocotte « retirée des affaires », diplomate et docteur de contrebande, tous rastaquouères de haute marque.

Un mot des interprètes: M. Nerissant est empoignant sans tomber dans le mélodrame; M. Andral tire d'un rôle secondaire tout l'effet possible; M. Vaslin garde une drôlichonnerie toujours de bon aloi; Mme Andral parfaite de naïveté non voulue.

MORISKI.

P. S. Tous les jours, les dimanches et lundis exceptés, les fumeurs sont exclus du Gymnase.

Théâtre du Parc.

LES FEMMES NERVEUSES, PAR MM. BLUM ET TOCHÉ.

Les Femmes Nerveuses: une de ces nombreuses comédies écloses à Paris qui font rire les parisiens pendant un mois, passent ensuite par les théâtres de second ordre et vont finalement mourir dans la tranquillité douce des petites villes de province.

La *névrose*, cette bizarre maladie produite par l'éducation raffinée de notre fin de siècle, n'a été l'objet d'aucune analyse sérieuse de la part de MM. Blum et Toché. Ils s'en sont simplement servi pour colorer d'un peu de vraisemblance la détermination fantasmagorique de Mme de Pontgibaud qui, exaspérée par la longanimité de son débonnaire mari, donne par écrit un rendez-vous au premier quidam dont l'adresse lui tombe sous les yeux en ouvrant le Bottin. On devine la stupéfaction et les ennuis de ce brave homme — un confiseur qui ne demande qu'à mariner en paix dans sa confiserie — quand il voit tomber dans son magasin des messieurs rageurs et des dames suppliantes. La lettre de Mme de Pontgibaud ne lui étant pas parvenue, il croit se trouver en présence des parents de sa fiancée, une modiste dont la névrose — toujours — a fait émigrer le premier mari aux Antilles; il détermine par ses réponses l'inextricable qui-proquo de rigueur dont l'écheveau n'est démélié qu'à la fin du 3e acte.

Pièce peu originale en somme, mais habilement construite par des gens qui connaissent à fond leur métier et qui sont pleinement éduqués sur l'esthétique du gros public. Les brocards, les mots drôles, les traits d'esprit font accepter la vulgarité de l'action en frappant toujours infailliblement, malgré ce qu'ils ont d'inoctensif et de superficiel, la rate de la plupart des spectateurs.

Mlle Jeanne Bergeot, qui incarne Mme de Pontgibaud, s'acquitte de son rôle avec beaucoup d'intelligence; c'est plaisir de la voir se mutiner en présence de son mari qui s'efforce de la calmer. — M. Bahier fait un excellent confiseur. Il n'a pas donné dans le travers habituel en se présentant sous les traits d'un commerçant plus provincial que nature. Les tics et les manies ne sont pas héréditaires; le progrès, hélas! a lui pour tout le monde. Les comédiens l'oublient trop souvent.

Les autres acteurs interprètent convenablement leurs rôles.

H. SIRKAN.



Correspondance.

Un groupe de jeunes gens. Prière de donner noms et adresses; vous enverrons directement renseignements demandés.

Imp. Aug. Bénard, Liège.

